La Revue Théâtrale

N° 20 – Prix : 50 Centimes

Mlle JANE NICLOUX de l'Opera

La Revue Théâtrale

SOMMAIRE DU N° 20

TEXTE

Bavardages de Théâtre	PAUL GAVAULT.
Chronique de Quinzaine	EDOUARD GAUTHIER.
L'Incident de *Robert Bruce*	E. G.
L'Irrésolu	EUGÈNE DELACROIX.
Entr'actes	GEORGE VANOR.
La Mise en scène	THÉODORE MASSIAC.
Propos de la Cour et du Jardin	G.-T. NORMA.
Mlle Jane Nicloux et la Danse du Voile	STYX.
A propos du *Gant Rouge*	HECTOR LEFIN
En Passant	JACQUES DUCHANGE.
Au Théâtre d'Orange	LOUIS MIERENX.
La *Legende du Cœur*	HENSELING.

ILLUSTRATIONS

COUVERTURE : *Grand portrait de* Mlle JANE NICLOUX, de l'Opéra.

Scènes des *Ames en peine* et portraits des acteurs ; portraits de Mme Stoltz ; croquis de Douhin pour l'*Irrésolu* ; portraits de Voiture et de Mlle de Scudéry ; portrait de Gérard Hauptmann ; grand portrait, hors texte, de Mlle Nicloux ; croquis et photographies de Mlle Jane Nicloux dans la *Danse du Voile* ; portrait de M. G. Marot, un des auteurs du *Gant Rouge* ; divers dessins relatifs à l'incident de la reprise de cette pièce ; croquis pris aux Mathurins ; scènes et croquis du Théâtre d'Orange.

Les Couvertures de la "Revue Théâtrale"

A la demande de beaucoup de nos lecteurs, qui regrettent de ne pouvoir conserver absolument intactes — malgré le grand soin apporté à nos expéditions — les couvertures de *La Revue Théâtrale*, que nous nous efforçons de faire très jolies et très variées, nous avons décidé de procéder, avant la mise sur machine de chaque numéro, à un *tirage spécial* du sujet devant former la couverture.

Ce tirage est exécuté soigneusement, sur papier fort avec grandes marges. Nous ne vendons l'épreuve, sur demande de nos lecteurs, que **0** fr. **30** pour Paris et les Départements, et **0** fr. **35** pour l'Etranger, **port compris**.

Nos abonnés recevront gratuitement, à la fin de leur abonnement, les épreuves ainsi tirées de chaque couverture, en intéressante collection réunie sous une jolie reliure.

N° 1. Mme Georgette Leblanc.	N° 11. Mme Jeanne Raunay.
N° 2. M. Paul Mounet.	N° 12. M. Albert Lambert
N° 3. Mlle Spindler.	N° 13. Mme Cora Laparcerie-Richepin.
N° 4. Mlle Moreno.	
N° 5. Mlle Diéterle.	N° 14. Médaillon.
N° 6. Mlle Lavallière.	N° 15. Mlle Hélène Gondy.
N° 7. Les Sœurs Mante.	N° 16. Port. de Willy et Colette.
N° 8. Mlle Marie Leconte.	N° 17. Port. de Miss Bessie Abott.
N° 9. Composition allégorique en couleurs.	N° 18. Port. de M. Georges Berr.
	N° 19. *Chevauchée des Walkyries.*
N° 10. Mme Germaine Gallois.	N° 20. Mlle Jane Nicloux.

LISÉRIS DERNIÈRE CRÉATION

Le Parfum préféré des Élégantes

EAU de TOILETTE

Kananga-Osaka

d'une délicieuse fraicheur, tonifie la peau et lui conserve l'incomparable éclat de la jeunesse.

Parfumerie V RIGAUD, 1, faub. St-Honoré (r. Royale), Paris

LOUIS BLOT

TAILLEUR

Téléphone 309-89

30, Faubourg Montmartre, 30

RAYON SPÉCIAL DE LOCATION D'HABITS

ECONOMIE garantie 33 0/0 indispensable dans tous les ménages.

CAFETIÈRE

TRIPLE FILTRE breveté en porcelaine

Avec ce système on obtient un Café bien supérieur à celui fait avec n'importe quelle Cafetière et en mettant 1/3 de Café en moins.

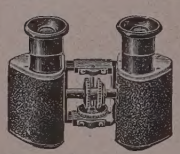
FILTRES BREVETÉS

TASSES	2	3	5	7	10	12	16
Prix en Blanc	3 25	3 75	4 75	5 75	7 »	8 50	10 25
— en decor Bleu	3 50	4 75	5 50	6 50	8 »	9 75	11 75

Seul Concessionnaire : L. WEISER 11, Rue Martel, PARIS

Envoi contre mandat ou timbres-poste. Pour recevoir franco en France ajouter 1'15.

CRÈME SIMON



C.-P. GOERZ

Berlin-Friedenau

Optique, Jumelles, Photographie

NOTICES FRANCO SUR DEMANDE

22, rue de l'Entrepôt — PARIS

En vente chez tous les Libraires

NOS ARTISTES

des Théâtres et Concerts

Par J. MARTIN

400 Portraits
400 Biographies

Ce volume est en vente à la

REVUE THÉATRALE

Prix : 3 fr. 50

Médailles d'Or aux Expositions universelles de Paris 1889-1900

La délicieuse **ABRICOTINE P. Garnier** est le complément de tout bon repas

EN VENTE chez les négociants et les entrepositaires maisons de comestibles et épiceries fines.

2e Année. — N° 20. Juillet 1903. — 11.

LA REVUE THÉATRALE

BIMENSUELLE

Directeur-Administrateur : L. GEISLER. Rédacteur en Chef : Edouard GAUTHIER.

Abonnement :
Un an : Paris ..... 12 fr.
— Départements ... 15 »
— Étranger..... 17 »

RÉDACTION & ADMINISTRATION
60, Rue de La Rochefoucauld, Paris
Téléphone : 271-94
ATELIER PHOTOGRAPHIQUE SPÉCIAL
Couture, opérateur.

Le Numéro
France ..... 50 cent.
Étranger ..... 65 »

BAVARDAGES DE THÉATRE

Obéissant aux conseils du praticien qui veille avec un soin jaloux sur ma santé, dans l'intérêt supérieur de l'art dramatique, je me suis décidé à fuir Paris, à m'en aller au loin chercher le calme, le repos, l'oubli, l'altitude, l'air salin, et autres remèdes généralement recommandés contre l'obsédante neurasthénie.

Je fus en Suisse. Pourquoi pas ? Entre 900 et 1.200 mètres au-dessus du niveau de la mer, je rencontrerais sans doute peu de théâtres enfiévrés. Or, j'avais à peine atteint Genève que je croisais, rue du Mont-Blanc, l'une des plus charmantes interprètes de l'*Enfant du Miracle* : je m'enfuis désespéré quand, au détour d'une allée du Jardin Anglais, une silhouette m'apparut, spirituelle et narquoise — celle de M. Albin Valabrègue. — Je fus pris d'un désir maladif de l'interviewer, des amis m'entraînèrent et je courus éperdu dans les Pyrénées. Au saut du train, Samuel me recevait dans ses bras.

Et le praticien m'avait défendu de parler théâtre !

— Que c'est gentil d'être venu ! me dit affectueusement le directeur des Variétés. Nous avons ici Richemond, Mmes Henriot, Desprès... Allons les voir ! Trois jours plutôt, vous auriez serré la main à Bilhaud.

Toujours courant après le calme, le repos, l'altitude, l'oubli et l'air salin, je poussai résolument jusqu'en Espagne.

A Fontarabie, j'ai aperçu Ginisty au bout de la Calle Mayor, à Saint-Sébastien j'ai présenté mes devoirs à Micheau, qui venait applaudir les Corridas...

D'un bond, je me précipite au Ferro-Carrile et je prends un billet pour Saint-Malo. Là, peut-être...

Et ce fut Charlot qui me cueillit au débarcadère, en me disant d'un ton pensif : — Nous allons au Casino de Paramé, où Galipaux nous paie à déjeuner.

Ce fut une heure exquise, après laquelle je repris le train pour Paris, où j'ai enfin trouvé le calme, le repos et l'oubli recommandés par le praticien qui me conserve à la France.

Paul GAVAULT.

Chronique de Quinzaine

A propos de la représentation des Ames en peine, *à la* COMÉDIE-FRANÇAISE.

S'il est honnête et raisonnable qu'un auteur dramatique ne recherche pas des succès faciles par des outrances de réalisme, s'il n'est point mauvais qu'il s'adonne parfois au genre passé de la tendresse et de la sentimentalité, il faut qu'il se garde de vouloir combiner ces éléments opposés dans la composition d'un spectacle ; les subtilités de la chimère s'accordent mal aux matérialités de la vie bourgeoise. Pour avoir tenté cette chose impraticable, MM. Ambroise Janvier et Marcel Balot chutaient, il y a peu de temps, en pleine Comédie-Française.

M. Ambroise Janvier est surtout responsable de l'honneur de cette défaite ; parfaitement, de l'honneur... A notre sens, l'auteur qui marque la discussion au théâtre d'une pensée noble a plus de mérite que tel autre qui réussit brillamment une jolie aventure de scène, tenue seulement par une intrigue conventionnelle, par des discours, par des mots, mais sevrée d'idées.

Nous assistons à une autre manière dramatique de M. Ambroise Janvier, qui fût jadis un des plus heureux exécutants du genre léger ; il semble qu'il veuille s'attacher désormais au strict examen philosophique de la vie, à l'étude de difficultés psychologiques. *Les Appeleurs*, créés d'après une si belle inspiration, furent avant *Les Ames en peine*, les prémices de cette façon nouvelle. C'est une besogne aride et ingrate à entreprendre par ces mauvais temps de veulerie : elle en est d'autant plus louable. M. Ambroise Janvier expose ses thèses sans concessions, sous l'apparence brute de la vérité, il ne les avantage ni ne les orne ; leur succès dépend de la qualité du public appelé à les juger. — Les novateurs ne savent pas atténuer : c'est pourquoi *Les Ames en peine* sont passées incomprises.

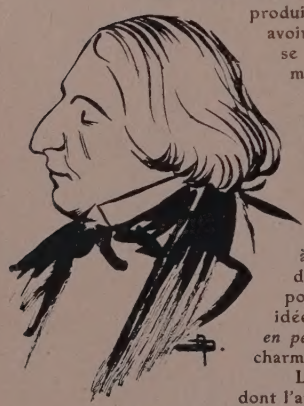
Les Ames en peine.

M. Dessonnes. (Henri.) — Mlle Piérat. (Jeanne.)

Les auteurs imaginaient pour personnage principal de leur pièce une délicate figure d'autrefois, grise et rose, une fille qui était un peu peintre et un peu écrivain, vertueuse, paraît-il, et belle et délicieuse, comme ces jolies dames XVIIIe siècle devant lesquelles rêvent les jeunes gens dans les très vieux châteaux.

Le hasard fait que le gentil logis de Renée Zanelli, en Touraine, soit acquis par des bourgeois : les Dessillières. Mme Dessillières et sa fille sont des sentimentales un peu puériles : elles se prennent de passion pour l'ancienne habitante de leur maison, elles organisent leur vie d'après sa vie, que détaille un petit opuscule dont elle est l'auteur, choient les portraits qui restent d'elle, les meubles qui ont été siens, et n'éprouvent jamais de bonheur plus grand qu'à causer de la disparue avec le vieux notaire, M. Monnier, qui la connut un peu. Le papa, sorte de Chrysale boursicotier, se gaudit fort de toute ces simagrées.

Un jour, voici que se présente inopinément chez les Dessillières un beau jeune homme qui a vu Renée Zanelli à Cannes, où elle était malade, et qui l'a adorée, de loin, jusqu'à ce qu'elle fut morte. Henri Brégard voudrait recueillir aux lieux où elle a demeuré des indications, des souvenirs intéressant l'aimée. On juge s'il pouvait mieux tomber. Ces dames Dessillières s'empressent, Jeanne surtout ; le jeune homme est aux anges. Et l'inévitable se produit. Durant leurs causeries à propos de Renée Zanelli, Jeanne s'éprend d'Henri, et celui-ci, après avoir résisté passablement au penchant qui lui fait trop chérir la disciple au détriment du Modèle, se laisse doucement aller à la logique des choses. — Cette aventure mystique se terminera donc par un agréable accord humain.



M. Laugier. (M. Monnier.)

Voilà une donnée fort originale, qui se trouve malheureusement contrariée par beaucoup d'invraisemblance. L'adulation d'une dame inconnue par un petit lot de bourgeois est-elle bien raisonnable ? et la très révérée Renée Zanelli, qui est toujours en cause sans qu'on la voie jamais, finit par lasser l'intérêt, parce qu'elle uniformise les situations scéniques ; il n'est pire traîtres au théâtre que ces personnages creux, que ces figures évoquées qui dorment toujours à côte de l'action. De plus, l'on dirait que le dialogue de cette pièce dolente a été tissé exprès sans agréments pour laisser toute son expression à l'idée inspiratrice. Cette idée restreinte, qui ne peut animer suffisamment *Les Ames en peine*, elle est très louable cependant, parce qu'elle est très charmante.

Les rôles furent tenus au mieux par M. Paul Mounet, dont l'autorité ne saurait faillir ; par M. Laugier qui figura excellemment le notaire Monnier, bonhomme attendri et doucement conseilleur ; par M. Dessonnes, amoureux un peu transi, un peu réservé, dont la passion semblait beaucoup mieux dictée par son esprit que par son âme. Mme Pierson figurait une maman très bonne — comme d'habitude — et puérile, en sus. Enfin, Mlle Piérat donnait de bien jolies nuances à cette petite Jeanne Dessillières, si originale et si aimante.

Ce fut une petite histoire reposante et mélancolique, que l'on dédaigna sans trop y prêter attention.

Édouard GAUTHIER.

Cl. Cautin et Berger.

Mlle Piérat. (Jeanne).

Mme Stoltz.

A propos de Mme Stoltz

L'INCIDENT DE *ROBERT BRUCE*

Robert Bruce est demeuré seulement dans la mémoire des musicographes, les musiciens l'ignorent; son nom ne rappelle que le souvenir d'un scandale et point du tout celui d'une œuvre. Ce n'était d'ailleurs qu'un pastiche, un pastiche bien bizarrement composé. Qu'on en juge. G. Vaës et Alphonse Royer avaient recueilli sa donnée dans *L'Histoire d'Ecosse*, de Walter Scott; quant à la partition — c'est à n'y pas croire — on la forma avec des extraits de trois ou quatre opéras de Rossini: *La Dona el Lago* (Dame du Lac) qui datait de 1819, *Bianca e Faliero* (1820) *Zelmira* (1822). Niedermeyer voulut bien accomplir ce singulier arrangement... Imagine-t-on une aventure de Douglas-le-Noir, féodal farouche, toute revêtue d'harmonies italiennes dolentes et rêveuses... En dehors d'autres considérations, pareil ouvrage ne pouvait être agréé du public: il croula lamentablement, à sa première représentation, le 30 décembre 1846 et non le 1er mai 1847 comme le veulent les Encyclopédies.

Berlioz trouva là un beau prétexte à sa critique amère, à sa satire aiguë. Il fit, dans son feuilleton des *Débats*, le procès de l'Opéra. D'après lui, « c'est faute d'avoir pu obtenir une partition nouvelle de quelque musicien allemand, italien ou français que l'on avait dû implorer de Rossini la dédaigneuse faveur de fouiller dans ses cartons pour en tirer des fragments de musique ancienne, pages admirables, sans doute, mais qui, réunies par une main étrangère, ne pouvaient constituer une œuvre d'art » — Berlioz blâmait rudement Rossini de s'être laissé faire. « Lui seul de tous les compositeurs vivants est assez avancé dans le dédain de ses propres œuvres pour les laisser gaspiller et compiler aux fins d'une adaptation misérable ». On présume, après cela, de son opinion sur l'adaptateur. « Manœuvre! » profère-t-il,... et c'est Niedermeyer.

Robert Bruce si étrangement constitué au point de vue œuvre venait en représentation dans les circonstances les plus mauvaises. Le public se trouvait fort indisposé contre Mme Stoltz : on savait comment elle se montrait déplaisante et peu traitable dans une maison où elle se croyait nécessaire, et combien une direction qui lui était totalement dévouée favorisait ses caprices et jusqu'à ses incartades. N'avait-t-on point dû suspendre les répétitions de *Robert Bruce* à cause d'elle seule, et la première n'avait-elle pas été empêchée par son absence, quelques jours auparavant, alors que le public attendait?... En réalité, Mme Stoltz avait été assez sérieusement indisposée, et elle se risquait dans *Robert Bruce* tandis qu'elle était encore fort mal en point. Elle devait jouer avec Baroilhet, Bettini et Mlle Nau.

Tout alla au pis; Berlioz trouve que Bettini et Mme Stoltz parurent dans des airs admirables ainsi que des seconds violons du Conservatoire s'escrimant sur un concerto de Paganini.

Selon P.-A. Fiorantino, critique du *Constitutionnel*, on ne débuta pas si mal, même Mme Stoltz chanta avec beaucoup d'expression! *O Mattutini*... la délicieuse rêverie de *La Dame du Lac*, mais quand il lui fallut cumuler les deux rôles de Malcom et d'Hélène, elle se perdit. Mme Stoltz avait dû baisser d'un ton tous les morceaux du soprano, et lorsqu'elle voulut entreprendre avec Bettini certain duo qui l'obligeait à revenir dans le ton primitif, elle s'aperçut que dans le chant surtout « il ne nous est point permis de contrarier la nature »...

Mais vinrent, dans le malencontreux *Robert Bruce*, des parties plus connues que l'on avait empruntées aux différents ouvrages de Rossini et que la Pisaroni et Guidetti Pasta avaient rendues célèbres; une mélodie était surtout réputée : *oh quante lagrime*, de *La Dame du Lac*; quand on en fut là, toute la salle attendit. L'air était assez dans la voix de Mme Stoltz, mais souffrante, énervée comme elle l'était, elle devait fatalement échouer. Malgré des efforts inouïs pour se maintenir dans le ton, la cantatrice baissait rapidement.

Le public se fut certainement contenté de manifester son étonnement par un grand silence, si les janissaires du lustre ne s'étaient avisés d'applaudir outrageusement. Un scandale s'ensuivit. Mme Stoltz manqua de toute présence d'esprit; elle eût dû — selon Berlioz — saluer trois fois les chuteurs et venir excuser sa voix... la salle aurait compris. Point. Elle se mit à arpenter le théâtre, en faisant de grand bras, s'en alla au fond, où elle déchira son mouchoir à belles dents, puis revint vers la rampe et elle interpella le public. Que dit-elle au juste, on ne sut jamais bien. Selon les uns, elle répondit par des invectives à des injures que lui criaient les musiciens de l'orchestre; suivant d'autres, elle s'adressa uniquement à l'avant-scène où se trouvaient le directeur et l'un des librettistes, G. Vaës, en observant : « Je ne comprends pas qu'on puisse insulter une femme à ce point » ou bien « mais vous entendez, on m'insulte, c'est intolérable ».

La représentation continua tant bien que mal; Mme Stoltz put résister jusqu'à la fin, mais elle quitta le théâtre brisée. Elle ne reparut pas à l'Opéra.

Le lendemain, la cantatrice envoyait une lettre aux *Débats* pour se justifier; elle disait comment elle avait été malade douze jours auparavant, elle assurait qu'une cabale voulait sa perte ; elle n'avait nullement insulté le public, disait-elle, mais s'était seulement plainte à l'avant-scène du directeur; elle déclarait n'avoir eu aucune altercation avec sa camarade Mlle Nau, et si elle s'était brusquement précipitée vers elle, c'était pour la soustraire à la chute du rideau sur sa tête.

On devait regretter Mme Stoltz. Quand quatre mois plus tard, elle donna sa représentation d'adieux, on lui fit une ovation inouïe; elle parut successivement dans *Xacarilla* et dans *Charles VI*, puis elle chanta avec une émotion intense le grand air de *La Favorite*. On lui jeta sur la scène des couronnes, des bouquets et même des colombes — symboles de paix.

On blâma les artistes étrangers à l'Opéra qui avaient refusé de prendre part à cette séance exceptionnelle, et la critique témoigna de l'inquiétude à l'endroit du départ de cette cantatrice, glorieuse malgré ses inégalités de talent et malgré sa défaite d'un jour.

Ce fut le plus beau succès de la carrière de la Stoltz : sa voix s'usa vite et elle dut bientôt renoncer à chanter, même à l'étranger; après quelques aventures un peu ridicules, elle se retira du monde. Elle a fini dans l'oubli : c'est à peine si l'on s'est souvenu d'elle quand elle est morte.

E. G.

L'Irrésolu

Mme Pierson. (Mme Fontvannes.)

L'Irrésolu, pièce nouvelle de M. Georges Berr, eut un sort à part.

On condamna net son principe. On blâma son inspiration jugée puérile, monotone, singulière, et incapable, au surplus, de soutenir rationnellement une activité scènique ; on désapprouva son thème estimé léger, risqué, irrévérencieux, malséant même, étant donné le milieu solennel où il se trouvait exposé ; on fit montre de mésestime envers le personnage conducteur de son développement. Mais on reconnut pourtant à cet ouvrage défectueux et osé d'amusants détails, une certaine grâce : au bout du compte un assez mauvais plat dont on vantait fort l'assaisonnement original et savoureux.

Qu'était *l'Irrésolu* ? une comédie de caractère ? — Peuh ! alors il fallait trouver un type autre, plus complexe, qui par sa nature même n'occasionnerait pas une action indécise et mouvante. — Une simple comédie ? — Allons donc ! — Un vaudeville, alors ? — A peine... sans nerfs — ce qui ne veut pas dire sans ficelles — pauvre d'intrigue et dénué de comique persistant — autant dire de gaîté. Des indulgents et des dédaigneux s'en tinrent à la définition neutre de *pièce d'été* : étiquette vexante ; pièce d'été, cela signifie histoire sans importance, sans portée, sans mérite, qui ne casse rien ; pièce d'été !...

J'excepte l'opinion bourgeoise et vaine de ceux qui crièrent au scandale. Si maintenant Thalie troussait sa tunique au front de Corneille !... Si la Comédie admettait des choses équivoques ! Si Molière était impunément outragé chez lui par des bouffons nègres ! Si messieurs les Sociétaires se mettaient tous à écrire des pièces !!... Je passe les raisons d'émotion plus profonde de certains abonnés nantis d'opinions très Louis-Philippe en fait d'art...

Voyons, voyons... si l'Irrésolu est un personnage rendu très uniforme, par sa manie, déplaisant, fantasque, insupportable, je veux bien ; reconnaissons, du moins, l'adresse de l'auteur qui a su rendre cet homme possible durant quatre actes ; varier suffisamment les phases de sa continuelle indécision ; l'entourer de partenaires accessoires suffisamment attachants ; disposer son aventure dans des situations naturelles mais imprévues et la constituer en parties amusantes, élégantes, sans recourir jamais ni au quiproquo, ni aux faciles effets du gros rire ; qui a su s'exprimer en un langage correct, diapré d'esprit et ponctué de traits vifs. Voilà qui n'est point si mal.

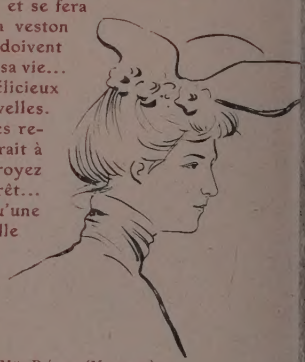
Vous récréâtes-vous à *L'Irrésolu* ? Si oui, ne cherchez point comment vous auriez pu ne point vous y plaire. — Fâcheuse manie que nous avons de vouloir analyser notre plaisir.

M. Garry. (Chabreloche.)

M. Mayer. (Pierre de Fontvannes.)

Imaginez que Pierre Fontvannes — un brave garçon, au demeurant — est irrésolu à un tel point, que certainement la Faculté devrait voir à son cas. Admettez que le ciel soit nuageux, il hésitera longuement entre sa canne et son parapluie ; au bout de cinq minutes, il aura un mal de tête atroce : alors il ne sortira pas, ou il prendra sa canne et se fera mouiller ; le choix à décider d'une jaquette ou d'un veston trouble son âme à l'extrême. Vous supposez qu'elles doivent être ses affres dans de plus décisives circonstances de sa vie...

Sa mère, figurez-vous, a formé pour lui un délicieux projet de mariage avec la fille d'un ami : Desclavelles. Jeanne est charmante ; Desclavelles a de la fortune, des relations, il aspire à la retraite, et, volontiers, transférerait à un gendre intelligent son siège de député. Si vous croyez que Pierre comprend ce bonheur tout fait, tout prêt... D'abord décidé à plaire aux Desclavelles, il les abandonne un matin, parce qu'une occasion fortuite — quelque cession de terrain — amène chez sa mère une gentille petite dame qu'il a rencontrée, il y a peu de temps, sous bois, auprès d'un vélo qui gisait.



Mlle Piérat (Yvonne.)

Desclavelles n'en revient pas ; son dépit est si grand qu'il va jusqu'à faire observer à la digne Mme Fontvannes — maman trop débonnaire — que certainement deux ou trois mois avant la naissance de son fils, il y a dû avoir dans sa vie une histoire de girouette...

Si Pierre manque de volonté, il est des gens autour de lui qui pèchent par excès contraire. A peine Mlle Desclavelles est-elle libérée de Pierre, qu'elle n'aimait pas, qu'elle se jette à la tête de Chabreloche, le secrétaire de l'Irrésolu, pour qui elle se sent du goût. Celui-ci est un ami de Pierre que la fortune desservit ; il a de l'audace, de la parole, un manque de scrupules entier : tout ce qu'il faut pour arriver. Vite, vite, Jeanne Desclavelles informe son père de sa résolution de se marier quand même, mais avec Chabreloche ; nouvel et total effarement de Desclavelles... quoi Chabreloche ! un athée, un radical avec lequel il soutint tant de discussions âpres, un exalté dépourvu de tout sentiment des nuances... Ainsi lui, Desclavelles a été impérialiste avec l'Empire, conservateur à l'Assemblée Nationale, il est maintenant libéral dans une Chambre où les opinions sont devenues foncées ; il faut savoir reculer avec son temps. — Fort bien, approuve Chabreloche, dites-vous, que du jour où j'entrerai dans la politique, je ne serai ni un athée, ni un radical, ni, etc... suit une déclaration de principes modérés qui déconcerte Desclavelles et lui fait avouer un : « Il est épatant ce bonhomme-là », qui est une sorte de demi-consentement.

L'amour de Pierre pour la dame du bois est singulièrement fortifié par l'acquisition qu'on lui propose, à Paris, d'un petit hôtel joliment situé et tout meublé. Le cédant est une « relation » de Fontvannes. Le

Dessins de Douhin.

Mme Fayolle. M. Laugier.
(Le Baron et la Baronne Annibal.)

Petit Fouchard, ou le Petit Fou, — la Noce le prénomme ainsi — viveur sur le retour, réduit à la fréquentation des pistes hasardeuses. Le Petit Fouchard a décidé de suivre en Amérique une écuyère splendide, et moyennant un prix honnête il vendrait son chez lui. Pierre signe : l'hôtel lui incombe, et pourvu qu'il ait un peu de chance, la désirée deviendra bientôt sienne...

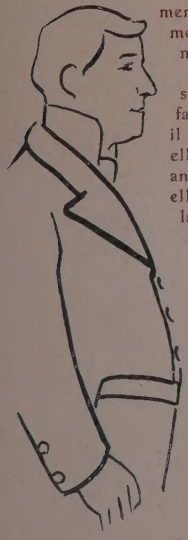
Eh ! Eh ! Aussi bien qu'il existe — et en quelles quantités — de fausses vertus, Mme Yvonne Flamment est une honnête femme apparemment dévergondée ; ses extravagances impressionnent Louveciennes, où elle réside ; on lui prête un, et même des amants ; ses amis l'appellent Poupée, comme une grue, mais en réalité ce n'est qu'une veuve de vingt-deux ans qui s'amuse. Elle hante le gîte de Fontvannes, mais en camarade, strictement, sans paraître remarquer les mines amoureuses qu'on lui fait ; si bien que Fontvannes enrage après elle, puis, finalement, sur le conseil de l'avisé Chabreloche tente une attaque au corps... Ah ! bien oui... quelle déroute !... rebuffade de l'aimée, invective cruelle, quelque chose comme "manant" !... puis une fuite éperdue, et la porte qui bat... Mais tandis que Fontvannes, ému par l'aventure, se désespère tout en morigénant son conseilleur, Yvonne revient, les yeux encore mouillés, avec de gentilles excuses sur les lèvres : « Votre grande fortune, voyons, ne vous permet pas de voler les joujoux d'autrui... je rêve d'un maître et vous rêvez d'une maîtresse ». Ceci est une invite presque directe au mariage : Pierre ne la laisse pas passer. Ça y est, on se mariera, et même sa mère venue chez lui n'empêchera pas son vouloir. C'est résolu, c'est fini...

Et la chose s'accomplit. Le ménage s'arrange au logis de Pierre, ou mieux, de Le Petit Fouchard, car celui-ci a retraversé l'Océan ; en peu de jours son écuyère l'a lâché pour un clown imbécile, et il a réintégré Paris, ou il a trouvé ses affaires en fort mauvais train : l'homme de confiance préposé à leur gérance, qu'il considérait comme son bras droit, n'était que sa pantoufle gauche. Quelle pitié !... Le Petit Fouchard prétend donc recouvrer son *home*, et les Fontvannes pour conserver la maison prennent le propriétaire chez eux, ou à peu près. Voilà la gaffe. Comme Le Petit Fouchard se montre serviable, excessivement empressé, ses soins sont doux à Yvonne qui se lasse de voir Pierre, comme devant, toujours indécis et inquiet. Avec le Petit Fou, au moins, on s'amuse, on rit, on organise des fêtes qui coûtent n'importe quoi, mais on ne va pas plus loin, eh là, non, malgré le désir qu'en aurait le partenaire d'Yvonne. Mais, pour le monde, c'est comme *si c'était fait* : on plaint Fontvannes.

— " Je suis heureux de vous apprendre cette bonne nouvelle ..... "

M. Coquelin cadet.
(Le Petit Fouchard.)

L'allure boiteuse de cette existence à trois amène chez Pierre son oncle Annibal, dûment accompagné de sa femme, deux fantoches : lui, très correct, avec des tics, portant monocle, et teint en noir brillant ; elle, sèche et longue. Pour un peu, ces dignes parents se seraient trouvés au salon avec une « chahuteuse » en quête d'audition... ils ont pourtant à subir l'outrage naïf de deux minstrels nègres qui attendent leur tour, et les prennent, vu leur tournure pittoresque, pour des clowns français. Charmant !... On devine l'aubade que l'oncle Annibal donne à son neveu : c'est bien simple, son ménage ne peut plus durer ainsi, les manières d'Yvonne sont scandaleuses, il faut que ceci cesse, ou sans cela on coupera l'argent... Pierre commence par coller les ancêtres dehors, puis, seul — Madame est sortie, naturellement, avec son Petit Fou — il tempête, il crie, et finit par se sauver chez sa mère, à Louveciennes.



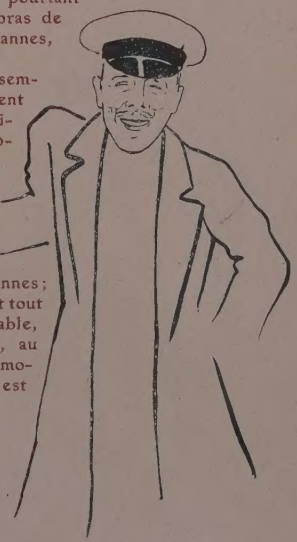
M. Hamel.
(Julien.)

Les choses qui menacent de se gâter s'arrangent grâce à l'esprit et à la mansuétude de la digne Mme Fontvannes : elle commence par chapitrer son fils, par lui faire entendre une bonne fois que s'il est permis d'hésiter dans le choix à faire d'épingles de cravates, il n'en va pas de même avec les devoirs ; puis quand vient Le Petit Fouchard, envoyé aux nouvelles, elle l'entreprend, le raisonne, le retourne comme un gant, lui démontre comment il perdra ses peines amoureuses avec la femme de Pierre, et l'oriente ailleurs. Avec Yvonne, c'est un peu plus difficile : elle arrive toute froissée, et, dame, son amour propre lui inspire des propos pointus ; pourtant la bonne mère désarme le grand courroux de sa bru, l'embrasse, la pousse dans les bras de son mari, et voilà un couple reformé. Cela durera-t-il ? C'est affaire aux Fontvannes, pour nous la pièce est finie.

Avec infiniment de talent, M. Mayer parvient à rendre l'Irrésolu vraisemblable : ce n'est pas tâche aisée. M. Coquelin cadet communique passablement de gaîté au Petit Fou ; M. Laugier produit un effet énorme dans l'oncle Annibal, caricature extraordinaire ; M. Garry compose un Chabreloche qui s'oppose avec une belle audace à Desclavelles (M. Delaunay) autoritaire et bourru. Il est aussi deux remarquables valets : l'un paresseux, l'autre empressé jusqu'à remplir le service de son camarade auprès de la femme de celui-ci. M. Siblot est magnifiquement culotté de bleu, mais M. Hamel a les yeux trop manifestement culottés de noir, et puis sa perruque est d'un blond bien fade. Impossible de témoigner plus de finesse, plus de tact, plus de naturel que Mme Pierson en Mme Fontvannes ; Mlle Muller donne un gentil air décidé à Jeanne Desclavelles, et Mlle Piérat réussit tout à fait Poupée, Yvonne, la petite femme de Pierre, si inconséquente, si folle, si aimable, toute en nerfs, si rébarbative quand on l'agace. La scène qu'elle fait à son mari, au dernier acte, qui comporte des méchancetés, des reproches, des exagérations, de l'émotion, un grand aveu d'amour qui ne veut pas sortir, cette scène est menée par elle avec une assurance et un savoir-faire surprenants.

M. Siblot. (Antoine.)

Eugène DELACROIX.

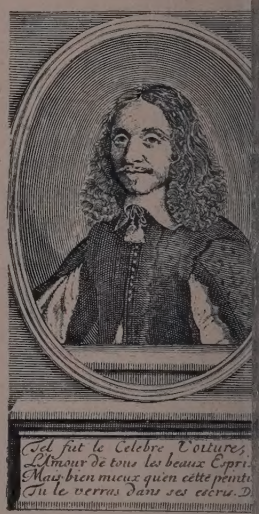


M. Coquelin cadet.
(Le Petit Fouchard.)

Mlle de Scudéry.

ENTR'AGES

Eh ! bien, puisque nous sommes en été (du moins les calendriers le disent), et puisqu'on joue tous les mois *Les Précieuses* à la Comédie-Française, et puisque M. Gournac y fait oublier Coquelin au Casino de Royan-sur-l'Océan, et puisque chacun s'en mêle nous pouvons parler un peu de cette pièce où Molière a peut-être exagéré. Je n'ai jamais pu trouver ridicules les Précieuses. C'est à l'Hôtel de Rambouillet que se fusionnèrent le savoir et le savoir-vivre, les idées et les formes, la science et la vie. De même l'euphémisme de Silly en Angleterre, le concettisme de Marini en Italie, la mièvrerie prétenduement emphatique de Gongora en Espagne, qui coïncidèrent avec les raffinements de langage de la société polie et lettrée de France ont été injustement blagués par les pédants et par les cuistres. C'est la grâce charmante de l'esprit français, la distinction rare du sentiment, et le fin du fin dans l'expression qui enchantèrent des femmes comme la princesse de Condé, Mme de Longueville, Mme d'Aiguillon, les Scudéry, Sablé, Sévigné, etc., et des hommes comme Balzac, Malherbe, Chapelain, Conrart (ne riez pas !), Cotin, Godeau, Ménage, Voiture, etc. Cela a commencé à l'urbanité romaine, cela remonte à l'atticisme athénien, cela se retrouvera dans les galantes cours de gay sçavoir, dans les romans contés, vécus, parlés. Les femmes ne vivent plus isolées ; on commence à éprouver ce que Rousseau appellera si nouvellement l'agrément de rester auprès d'elles. L'*Astrée* de d'Urfé opposant au spectacle de la corruption et des cruautés du siècle la peinture idéale d'une vie pastorale et amoureuse est une œuvre absolument agréable. Et quand Mlle de Scudéry traça la fameuse carte du pays de Tendre, traversée par le fleuve d'Inclination, ce passage est littérairement très supérieur à la tirade comique où Madelon la nargue pour la joie de son père Gorgibus et de spectateurs d'esprit inélégant. Et puis, chez *Les Précieuses*, il y avait l'adorable Voiture !



Tel fut le Celebre Voiture,
L'Amour de tous les beaux Esprits
Mais bien mieux qu'en cette peinture
Tu le verras dans ses escrits. D.

Si les digressions sont permises dans un numéro de vacances, nous saluerons au passage le souvenir du père de Voiture, si grand joueur de piquet que l'on dit encore aujourd'hui que l'on a le quarré de Voiture quand on a 66 de point, parce que ce bonhomme croyait gaîment gagner quand il détenait ce chiffre en mains. C'était un marchand de vins qui buvait régulièrement son fonds. Son fils, le poète, hérita de la passion du jeu puisqu'il perdit toutes ses fortunes avec Saint-Phal, Rovins et Blot, mais il n'en reçut pas le goût du vin, comme en témoigne ce couplet qui lui fut détaché :

Pour bien goûter tous les délices,
Il faut, Saint-Phal, Blot et Rovins,
Passer la nuit entre deux cuisses,
Passer le jour entre deux vins.
Va, Voiture, tu dégénères ;
Retires-toi, si tu m'en crois,
Tu ne vaudras jamais ton père :
Tu ne vends de vin ni n'en bois !

Mais s'il ne passait pas le jour entre deux vins, l'amour ne le laissa pas indifférent ; car il fut constant à l'inconstance, et il eût pu dire, comme ce volage et divin poète anglais que nous savons : « Infidèle à une rose, je suis fidèle au printemps tout entier ! » Il se refuse à naviguer des années entières sur le fleuve du Tendre avant de pénétrer en vainqueur dans le château de l'Amour. Il entendit brusquer les dénouements, déclarant avec franchise qu'il n'était pas de l'école inane de Platon. Les Précieux le trouvaient sans doute en cela brutal, les Précieuses aussi, mais elles se résignaient à faire en sa faveur une exception à leurs théories. Il fut l'un des mourants (un mourant très vivace) les plus à la mode ; et il en conta à toutes les belles, depuis le sceptre jusqu'à la houlette, « depuis la couronne jusqu'à la cale ». Quoique Mme Saintot fut son principal roman, il courtisa la fille du gazetier Renaudot, Mme Desloges, Mlle Poulet, la marquise de Sablé, et bien d'autres. Sa passion pour Mme Saintot data d'une chute de carrosse qui survint à la belle en sa compagnie et où elle lui révéla des appas cachés ordinairement :

Je m'étais gardé de vos yeux ;
Et ce visage gracieux
Qui peut faire pâlir le nôtre
Contre moi n'ayant point d'appas,
Vous m'en avez fait voir un autre
De quoi je ne me gardais pas !

Voiture.

Au physique, il était petit, petit comme M. Rostand trouvait petit M. de Bornier, petit à se mesurer avec Godeau, le nain de la princesse Julie, et il se consolait de l'exiguité de sa taille en énonçant le proverbe : « Aux petits flacons les plus exquises essences. » M. Uzanne a complété son portrait en le décrivant comme un petit coq très actif, très tyrannique et très jaloux de toutes ses poulettes. Mlle de Scudéry a dit qu'il était plutôt leur tyran que leur amant. A l'Hôtel de Rambouillet, dans la Chambre bleue, il fut la merveille de la société, l'ornement délicieux ; dans ce petit palais de l'esprit où la conversation française prit naissance, dans ce temple du brillant langage, il fut précieux sans être ridicule ; il égréna des choses exquises, badines, amoureuses, raffinant aussi subtilement sur l'idée que sur le mot, toujours original, métaphorique, faisant prévaloir les privilèges de l'intelligence parmi les privilégiés du rang, et absolument dédaigneux de laisser quelque trace de son prestige après lui, peu soucieux de la gloire du nom et de la durabilité des œuvres ; selon le mot charmant d'un critique, il a mis tout son esprit en viager.

George VANOR.

Détail du 5e acte.
Mlle Piérat. (Yvonne.)

LA MISE EN SCÈNE

L'art de la mise en scène ne consiste pas seulement à faire vivre une pièce dans ses détails, à la situer dans les décors qui conviennent, à habiller ses personnages comme il sied. Assurément, toute mise en scène qui ne résoud point ces difficultés est incomplète, vague et sans couleur, mais on peut l'accepter en certains cas. Par exemple, ce qu'il faut qu'une mise en scène réalise avant tout, c'est le mouvement propre à l'ouvrage auquel elle s'applique. Sans ce mouvement, ou s'il n'est pas en harmonie avec le ton général de l'œuvre, — les soins les plus méticuleux, les plus ingénieuses trouvailles sont parfois moins utiles que nuisibles, et le tout prend un aspect hétérogène et désobligeant. Il n'y a plus d'harmonie, l'ensemble manque de fondu, cela sent l'huile et l'apprêt.

C'est, à mon sens, le défaut de *L'Irrésolu*, de M. Georges Berr, que la Comédie-Française vient de représenter.

On est solennel, dans la noble Maison, et cela se conçoit, étant donné son répertoire de chefs-d'œuvre. Qu'on ne s'imagine pas que cela tient à l'influence du genre tragique. Les grands classiques de la comédie : Molière, Regnard, voire Marivaux et Beaumarchais, exigent une mise en scène simple et large, qui s'accorde avec la largeur et la simplicité de leurs admirables textes. Sur ce point, nulle objection, mais de ce que les maîtres réclament un grand jeu s'ensuit-il qu'il en doive être de même pour les auteurs de demi-caractère, si l'on veut bien me passer l'expression ? *L'Irrésolu*, de M. Berr, est de la même catégorie que les comédies de genre de Scribe : *Oscar*, *Bataille de Dames*. Je ne compare pas les ouvrages entre eux, je m'occupe uniquement de leur forme, de leur contexture. Bien que *L'Irrésolu* soit encore inédit, je ne crois pas téméraire d'affirmer que sa portée ne dépasse que de très peu celle de ces pièces charmantes dont je viens de citer les titres.

Eh bien !, pour donner à ces œuvres l'apparence de la vie réelle, il est indispensable que le metteur en scène leur imprime un mouvement rapide, ininterrompu, qui tienne sans cesse en haleine le spectateur, ne lui permette pas de remarquer la longueur des scènes, non plus que de se refroidir sur les effets. Tout doit marcher d'une allure vive et gaie, même les scènes de sentiment, surtout ces scènes-là.

C'est sur ce point, plutôt qu'en sa pièce, que M. Berr me paraît s'être trompé. Oui, je sais : officiellement, *L'Irrésolu* a été mis en scène par M. de Féraudy, mais quand je compare cette mise en scène au jeu si prompt du superbe Isidore Lechat, je ne puis croire qu'il n'ait pas subi l'influence de l'auteur pour *L'Irrésolu*.

Influence d'autant plus regrettable que les comédiens de la Maison ont des tendances à jouer lentement...

Pas M. Henry Mayer, toutefois. Jeune, charmant, habillé à ravir (il a notamment un complet jaquette du style le plus élégant), il s'efforce d'imprimer à l'ouvrage une vivacité joyeuse, une grâce pimpante qui lui seraient bien utiles, si l'on suivait l'excellent artiste. De la verve, des effets vraiment comiques, tout en restant de bonne compagnie. M. Mayer a imaginé, entre autres inventions, une marche à travers la scène, une marche raide, pressée, sans un mot, si claire pourtant, si naturelle qu'elle fait invariablement éclater de rire toute la salle. C'est exquis.

Cadet a son éternel rôle de gommeux, qui a vieilli plus que lui. Toujours des têtes amusantes et des costumes de fantaisie des plus réjouissants. Dans *L'Irrésolu*, sous prétexte d'automobilisme, il paraît dans une sorte de vaste capote à la russe, avec la casquette plate d'ordonnance, la grosse moustache, la perruque blonde... On dirait un jeune général de cosaques. Et puis, lui non plus, il ne traîne pas.

M. Gary est très en progrès. Il a tracé là une silhouette d'arriviste amoureux tout à fait gentille. Mais qu'il surveille la coupe de ses pantalons. Quand il s'asseoit, ils ne lui vont plus qu'à mi-jambe !... Très jolie, la tête que M. Louis Delaunay a donnée à son député qui cherche à caser sa fille. L'épaisse moustache de major de table d'hôte le rend réellement méconnaissable... On a beaucoup vanté Mlle Piérat, dans son rôle de jeune veuve flirteuse et évaporée. J'avoue ne l'avoir pas trouvée si extraordinaire. La voix manque de charme ; le jeu est à la fois fébricitant, tumultueux et lourd. Et puis, c'est curieux, il me semble que Mlle Piérat a perdu quelque peu de sa personnalité. Tenue, gestes, allure, tout en elle indique une préoccupation constante de Mlle Bartet. Il est vrai qu'on ne saurait choisir meilleur modèle. C'est égal !... Pour Mme Blanche Pierson, elle est toujours l'excellente mère en robe bleu tendre comme ses yeux... en attendant un beau rôle. Et Mme Fayolle réalise à merveille une de ces vieilles pimbêches à préjugés, qu'on souhaiterait encore plus rigides pour pouvoir les casser plus facilement — pas les préjugés : les pimbêches.

Maintenant, je veux citer à part M. Pierre Laugier et Mlle Muller.

M. Pierre Laugier est un comédien de très grande valeur, et depuis longtemps. Doué d'un don d'observation d'une acuité singulière, il sait rendre ce qu'il voit, avec un relief, un éclat surprenant. Ni exagéré ni caricatural ; au contraire : sincère et vrai. Dans *L'Irrésolu*, il nous a donné un type d'oncle à particule qui soumet tout ce qui l'entoure à l'importance décisive qu'il s'accorde à lui-même. Et l'amusant, c'est qu'il est un grotesque. Imaginez une sorte de grand pingouin stupide et prétentieux, portant haut sa tête aux cheveux trop noirs, au nez en rostre, avec une moustache courte dont les poils lui viennent constamment dans la bouche quand il parle, ce qui le fait tousoter et crachoter de la manière la plus cocasse, tandis qu'il émet en zozotant les aphorismes les plus niais, les plus plats, les plus ineptes, qu'il prend pour les pensées les plus profondes qui soient. C'est irrésistible !... Même sa seule mimique est impayable. Regardez-le jouer aux échecs : il se figure qu'il y règle le sort des nations ! Pour Mlle Muller, elle est toute la grâce, tout le charme, toute la jeunesse de l'ingénue de dix-huit ans, mais de l'ingénue malicieuse, fine et hardie d'aujourd'hui, qui sait bien ce qu'elle veut et n'en démord jamais. Ah ! la fine mouche, comme elle connaît son pouvoir, comme elle sait bien la force de son délicieux sourire, pour lequel il semble que d'Hervilly ait écrit ces vers délicieux :

Tes dents semblent des grains de riz
Au cœur d'un piment écarlate !

Elle est exquise, en vérité !

Théodore MASSIAC.

Mlle Piérat.
(Yvonne.)

M. Delaunay. (Desclavelles.)

PROPOS DE LA COUR ET DU JARDIN

Mlle Stoltz.

Sur une des plages de l'Océan, un de nos collaborateurs a rencontré le meilleur artiste dramatique du Japon.

Cet artiste qui prend des bains de mer à... pas de réclame ! n'est autre que M. Danjuro. Ce nom ne vous dit rien ; et, cependant, M. Danjuro est à Kavakami ce que M. Mounet-Sully est à M. Berthelot, du théâtre national des Gobelins. Kavakami a eu tout le succès aux maisons expositionnelles françaises ; mais M. Danjuro, qui appartient à une famille ayant fourni neuf générations de comédiens, M. Danjuro, qui, étant donné ses ascendants, a mérité de s'appeler Danjuro IX, M. Danjuro, disons-nous, a joué, à Tokio, le rôle de d'Artagnan, dans *les Trois Mousquetaires*, qu'il a traduit littéralement et non pas adapté du français en japonais. Oui, à Tokio, grâce à lui, on joue le Dumas père, et toutes les sadas-bernhardts-yaccos de l'endroit se disputent le rôle de Madame Bonacieux.

Le d'Artagnan japonais.

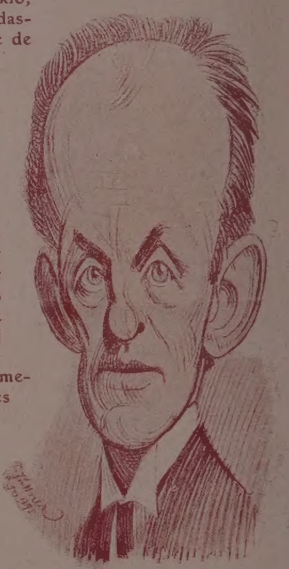
Nouveautés pour la saison : après le succès de *L'Enervée* en librairie, nous verrons, c'est probable, la réussite de *L'Enervée* à la scène ; M. Formont vient, en effet, de tirer une pièce de son roman. — MM. Latourette et Gaston Derys terminent, pour être joué à la rentrée, un ouvrage en trois actes, *La Pardonnée ;* le sujet imaginé par les auteurs met en scène une originale et émouvante situation de clémence conjugale.

La Stoltz, morte récemment, était — et cela ne peut qu'ajouter à la vraisemblance de certain adage — fille d'une concierge du boulevard Montparnasse, que l'on nommait familièrement la mère Noël. On sait comment la duchesse de Berry s'intéressa à son sort à cause de la coïncidence du jour de sa naissance avec celui de la mort du duc, ses premières gloires de musicienne chez les Bénédictines de la rue du Regard, puis aux concerts fameux de Vaugirard où l'interprétation exceptionnelle qu'elle donnait du *Barbier de Séville* lui valait le prénom de Rosine, qu'elle garda toujours, tel un titre.

Ce furent ses succès en Belgique et surtout la recommandation de Nourrit qui l'amenèrent à l'Opéra ; de 1838 à 1840, elle chanta Rachel, de *La Juive*, Valentine, des *Huguenots*, Anna, de *Don Juan* et Léonor de *La Favorite*, son triomphe. Halévy composa pour elle la *Reine de Chypre* et *Charles VI*. Ayant pris une grande prépondérance à l'Opéra, elle ne voulut souffrir auprès d'elle aucune rivale possible ; c'est cette intransigeance rigoureuse de caractère qui rendit plus rude la chute qu'elle fit en pleine salle, au mois de décembre 1846. — Du jour au lendemain, la Stoltz dut abandonner une situation qui lui valait 60.000 francs d'appointements ; du même coup la direction Pillet abandonna son privilège.

La Stoltz partit à l'étranger : à Turin, à Rio de Janeiro. En 1856, elle reparut à l'Opéra, mais sa voix était éteinte. Elle connut alors des aventures : durant son entreprise des Délassements Comiques, elle aima Debureau, puis elle eut avec lui des difficultés dont s'ébaudirent les gazettes du temps. Alors elle se choisit une retraite loin du théâtre et l'on ne parla plus d'elle.

Sait-on que la Stoltz s'est essayée à la composition musicale, et qu'elle a publié, notamment, en 1870, chez Schoen et Laval, un recueil de *Six mélodies pour chant*, avec accompagnement de piano ?



Gérard Hauptmann.

Hauptmann et Sudermann.

Que font-ils ? Où sont-ils ? Leur influence sur nos modernes a été assez grande pour justifier notre curiosité.

Sudermann, tout en vagabondant dans la Forêt-Noire, achève un grand roman. Il sera à Berlin au milieu de septembre, pour les premières répétitions de sa nouvelle pièce, qui passera fin octobre.

Quant à Hauptmann, il n'habite pas Berlin qu'il déteste. En hiver, il vit dans sa terre de Silésie et ne va dans la capitale prussienne que lorsqu'il ne peut faire autrement, et pour le moins de temps possible. Lui aussi prépare une pièce ; mais, pour l'instant, il fait le Robinson Crusoé dans une île déserte de la Baltique. On l'attend à Berlin pour octobre.

Par ces temps de vacances, nos comédiens voyagent de différents côtés, les uns en tournée, d'autres pour leur plaisir.

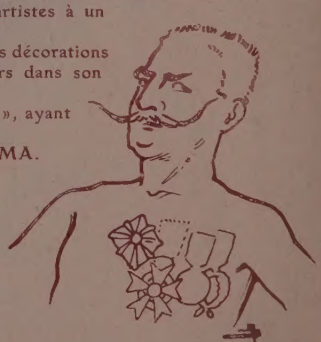
Parmi ceux-ci, il en est trois qui se promènent actuellement en Espagne. Naturellement, ils en profitent pour se renseigner sur le théâtre espagnol. Ils vont voir tout ce qui se joue partout où ils passent, et notent leurs observations.

En voici une vraiment drôle, extraite d'une lettre adressée par un de ces jeunes artistes à un ami de Paris :

« Lorsqu'un acteur espagnol représente un français, il porte sur tous ses vêtements des décorations « très apparentes, et même s'en dessine jusque sur la peau. De plus, il ajoute toujours dans son « texte beaucoup de *pardons !* et de *s'il vous plaît !...* »

Les Arabes d'Algérie nous caractérisent autrement. Ils nous appellent les « *dis donc* », ayant remarqué que nous commençons souvent nos phrases par ces deux mots.

G.-T. NORMA.



... et même s'en dessine jusque sur la peau...

Cl. Rev. Théâr.

Mlle Jane NICLOUX, de l'Opéra
Créatrice de la "Danse du Voile"

Cl. Rev. Théât.

Mlle Jane Nicloux.

Mlle Jane Nicloux

Parmi celles — combien frêles et vibrantes ! — qui, toutes jeunes encore, se sont vouées au culte sacré de Terpsichore sous l'œil sagace de Pedro Gailhard, Mlle Jane Nicloux tranche par sa beauté mystérieuse et son grand regard qui semble ouvert sur un coin du ciel.

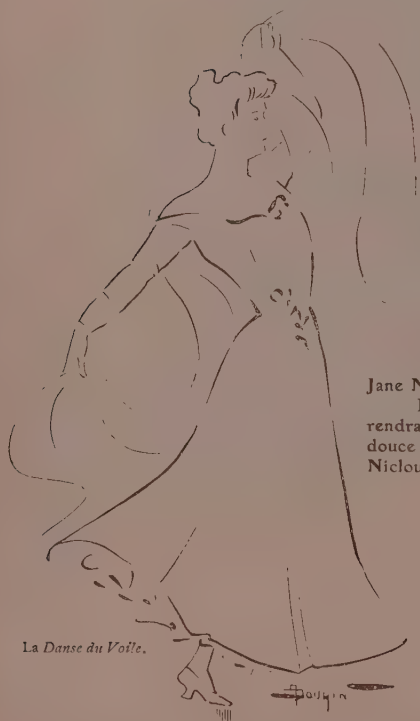
Dix-huit ans et trois mois, née dans cette Lorraine dont la terre généreuse donna à la France des soldats glorieux et des femmes aux muscles d'acier, Jane Nicloux est grande et mince : elle marque la force et la grâce ; sa peau blanche comme le lait le plus pur et le plus blanc semble projeter de la lumière. Elle a la démarche aisée et souple des déesses enjambant les nuages de l'Olympe pour mieux voir la terre, et son col de cygne émerge d'un corsage éblouissant, bouquet de roses blanches sur lequel brillent des gouttes de rosée.

Dès l'âge de neuf ans, elle suit les cours de la classe de danse à l'Opéra, et déjà ses maîtres la saluent petite étoile montant doucement, en de jolies sinuosités, jusqu'aux splendeurs de la voie lactée. Elle devient l'enfant terrible — et chéri ! — de sa classe, ayant autant d'esprit sur les lèvres que dans les jambes. Nerveuse, ardente, avec des réparties vives comme des cliquetis d'épées...

M. Cléret.

Cependant, de grade en grade, elle sort rapidement du rang et se signale aux connaisseurs ; son directeur l'inscrit sur le carnet d'élite, ce tableau d'avancement de poche ! La voilà coryphée à un âge où d'autres se morfondent dans l'ampleur de leur maillot ; puis c'est un coup de théâtre qui ébranle les voûtes du temple : tandis que sévit l'atroce et lancinant *cake-walk*, les mondaines cherchent un dérivatif à ce choléra trépidant, et Jane Nicloux propose un remède : c'est la *Danse du voile*, importée de Russie par une grande dame, la comtesse de Montebello, et que notre jeune ballerine va propager avec ardeur dans tous les salons parisiens.

La Danse du voile ! qu'est-ce donc ? une vision délicieuse, un rêve vécu et palpable qui se dresse en face des trémoussements hideux de l'américanisme envahisseur. Regardez Jane Nicloux en cette incarnation charmante : vêtue d'une robe mi-courte et la poitrine drapée dans un corsage dont la chasteté relève encore l'opulence, elle s'avance entourée d'un voile de gaze dont les deux extrémités tiennent au petit doigt de chaque main par un anneau de fil. Un danseur la suit et s'incline devant elle pour solliciter la faveur d'une valse — la valse du Voile du compositeur Alfred Margis. Elle se dérobe d'abord, cache son beau visage derrière la gaze, qui semble un nuage infranchissable. Il insiste et la poursuit ; mais elle, souple, légère, aérienne, s'évade, va, court, vole, revient, s'échappe à nouveau, cependant que le voile se développe en courbes souples et s'adapte voluptueusement aux gestes de la danseuse. En ces voltes multiples, danseur et danseuse se rejoignent parfois, puis se séparent pour se retrouver par la suite. Elle est adorable, vaporeuse, complétée par l'étoffe diaphane, qui semble faire corps avec elle.



La *Danse du Voile*.

Enfin l'homme la saisit dans un effort définitif ; elle cède, tourne avec lui ; leurs deux têtes disparaissent dans le tourbillon du voile ; on dirait des fiançailles suivant le rite grec, et cette éclipse se prolonge un instant, jusqu'au moment où la gaze tombe brusquement et que l'adorable sourire de Jane Nicloux apparaît derrière, tel un rayon de soleil perçant les nuages après la tempête. Elle salue longuement et jette des baisers du bout de sa main effilée comme on jette des fleurs !

Telle est la ravissante et pure création qui vient de mettre Jane Nicloux tout à fait en vue.

Demain nous la retrouverons vedette à l'Opéra : Terpsichore lui rendra en gloire les grâces qu'elle lui a consacrées : l'âme limpide et douce des Jane Essler et des Camargo flotte et veille sur l'âme de Jane Nicloux.

STYX.

M. Cléret.

Cl. Rev. Théât.

Mlle Jane NICLOUX et M. CLÉRE

dans la *Danse du Voile.*

A propos du *Gant Rouge*

On connaît l'incident.

Au début de juin, tandis que M. Edmond Rostand faisait à l'Académie française une entrée combien solennelle, plusieurs théâtres, afin de glorifier l'Elu, tout en profitant de la recette que ne manquerait pas de produire l'éclat fait sur son nom, effectuèrent des reprises de ses œuvres dramatiques les plus fameuses. La Comédie mit en scène *Les Romanesques*; Mme Sarah Bernhardt, enthousiaste d'Edmond, représenta *L'Aiglon*, avec délices, et Cyrano réexhiba *M. Coq*..., pardon, M. Coquelin, fanatique de Rostand, réexhiba *Cyrano de Bergerac*. (Quand l'on cause de ces œuvres immortelles, on finit par ne plus distinguer l'acteur du personnage type). Un impresario témoignait l'intention de monter *La Samaritaine* — il ne lui manqua qu'un théâtre pour réaliser son projet — et Cluny annonçait qu'il allait redonner, sinon le premier ouvrage de théâtre de M. Rostand seul, du moins celui auquel il avait apporté sa première collaboration, et qui avait été joué, dix-sept soirs consécutifs, aux mois d'août et septembre 1888. Alors, une chose tout à fait inattendue se produisait : M. Rostand, de concert avec M. Lée, son beau-frère et cosignataire de la pièce, s'opposait au dessein de M. Poncet, directeur de Cluny, dont était vraiment responsable M. Marot, tiers auteur et collaborateur ignoré du *Gant Rouge*. Cette partie carrée si singulièrement formée, s'en alla d'abord exposer son cas à la Société des Auteurs, puis appela le Tribunal au jugement de son différend.

Le traité fut produit ; il reconnaissait à M. Marot une participation de 50 % dans les bénéfices et implicitement la qualité de chef de collaboration, partant, la faculté de pouvoir donner la pièce à représenter à son gré. La réception de M. Rostand à l'Académie semblait à M. Marot une occasion excellente pour faire rejouer la toute première œuvre dramatique à laquelle s'était mêlé le futur auteur de *Cyrano*, il voyait là un gros élément de curiosité qui attirerait le public et se traduirait en ce qui le concernait, par un profit du travail qu'il avait fourni jadis... lui vaudevilliste, ne sentait pas ou ne voulait pas entendre la contrariété du poète, entré fort avant dans la gloire, à la réapparition d'une petite œuvre folle étiquetée de son nom.... il n'y avait rien à dire, c'était juste. — La Presse s'empara de l'affaire, on échangea des observations pour ou contre la possibilité des représentations ; une invective de M. Catulle Mendès à M. Marot zébra la discussion, que ce dernier attribua au refus qu'il aurait fait d'une pièce du renommé critique, tandis qu'il était directeur de Cluny.

Car M. Marot a dirigé le théâtre de Cluny, en 1875, mais son affaire c'est surtout le vaudeville et le drame patriotique, spécialités auxquelles ne le prédisposaient pas, semble-t-il, ses débuts au Commissariat de la marine, d'abord, dans une étude d'avoué, ensuite. M. Marot possède un bagage de pièces de théâtre équivalent, du moins par le nombre, à celui de MM. P. Ferrier, Blum, de Jallais et Blondeau, dont la liste d'œuvres est si longue. Le " Vampire de Cluny ", — c'est ainsi que M. Grosclaude nommait originalement M. Marot, dans une récente chronique — le vampire de Cluny, donc, a collaboré avec M. Alphonse Lemonnier — naturellement — avec Guerville, F. Deschamps, Siraudin, J. Dornay, Nadaud, Clairville, E. Cadol, H. Buguet, Marx, Péricaud, Oswald, Richebourg, Gangloff, etc., et si la plupart des quatre-vingt-dix vaudevilles, comédies, drames, revues, voire même opérettes, de ce praticien " surtout répandu dans la banlieue littéraire " — c'est une autre expression de M. Grosclaude — ont été représentés à Beaumarchais, aux Délassements, au Château-d'Eau, à Déjazet, à Bobino, aux Batignolles et à Belleville, quelques-uns, par contre, ont paru à Cluny, à l'Ambigu, même au Palais Royal, aux Nouveautés et aux Variétés.

M. Gaston Marot.
Un des auteurs du *Gant Rouge*.

Mais revenons à notre histoire. Après la comparution devant les Auteurs, l'avantage allait nettement à MM. Marot et Poncet, quand MM. Lée et Rostand, pour clore la discussion, et surtout, afin d'empêcher la reprise de la pièce dont la date était fixée, acquirent au moyen d'une indemnité pécuniaire, le droit de collaboration de M. Marot. Par ceci, le *Gant Rouge* risque fort de ne plus reparaître au théâtre.

Cl. Pirou.

M. Poncet.
Directeur du Théâtre Cluny.

Il nous a semblé curieux, en cette occurence, de nous renseigner sur les représentations du *Gant Rouge*, de rechercher la donnée de l'œuvre de MM. Lée, Rostand... et Marot, et de relater d'une façon absolument impartiale les critiques les plus autorisées qui furent publiées à son sujet.

Le *Gant Rouge* fut accepté à Cluny dans les conditions où l'on reçoit trop souvent les pièces des tout jeunes gens ; c'était un vaudeville mais diffus, mais encombré et presque encombrant qui avait besoin d'être émondé par un spécialiste. C'est pour cette besogne que M. Marx, alors directeur du théâtre, recourut à M. Marot.

Le *Gant Rouge* étant retaillé, on s'occupa de le mettre au théâtre. — MM. Lée et Rostand suivaient les répétitions, mais mal instruits des conventions du métier, ne risquaient guère de remarques : ceci d'autant mieux que le travail de scène était fort compliqué.

Certain après-midi, notamment, où les choses tardaient à s'arranger, il se passa un fait bien suggestif qui mérite d'être retenu. M. Lée amenait aux séances de Cluny sa sœur, très charmante jeune fille ; quel ne fut pas l'étonnement des assistants lorsqu'ils virent Mlle Lée se lever, tout à coup, et demander à présenter quelques indications ; on l'écouta avec condescendance d'abord, puis avec intérêt, car elle disait très justement. Bref, elle aborda les planches, se dépensa, mena son monde, fit un gros ouvrage, recommença le lendemain, puis chaque jour, ne laissant rien à trouver au brave M. Lureau, lequel ne voulait absolument pas

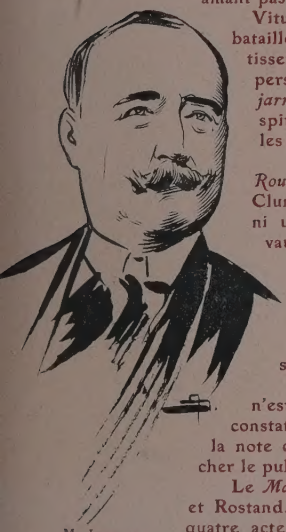
croire qu'il avait à faire à une personne étrangère aux choses du théâtre. Cet épisode semblera plus savoureux quand on se remémorera la même importante initiative prise par Mme Rostand durant toutes les répétitions de *Cyrano*.

Enfin le *Gant Rouge* fut prêt. La critique ne l'accueillit pas très bien.

Auguste Vitu, dans le *Figaro*, s'exprime ainsi : « Le *Gant Rouge*, dont M. Henri Lée, un jeune Américain et M. Edmond Rostand, un jeune Marseillais, viennent d'écrire l'odyssée, est une de ces enseignes en fer creux et peint en vermillon que les gantiers arborent en guise de pavillon au-dessus de leur devanture. »

Vitu narre l'intrigue : Dans ce gant, Mme Tourniquet qui, avant de s'établir, était la trop sensible Frédégonde, amante d'un capitaine de chasseurs, a eu l'idée de celer les lettres où l'officier se reconnaît père d'un enfant qu'ils eurent... et dans cette même enseigne, la demoiselle de boutique Ernestine a également serré les épîtres compromettantes à elle adressées par certain Toulouzac, enamouré occasionnel, pour en faire usage au besoin. Au second acte, M. Balladaze, pris pour le capitaine séducteur, vole le gant, boîte à secrets, afin d'anéantir les preuves de sa prétendue paternité. Mais Balladaze et l'enseigne sont regagnés par le petit Marcel Dervinois dont l'intérêt consiste à faire connaître à Mme Toulouzac, qu'il chérit, les trahisons de son époux. Seulement, cet insidieux personnage oublie sa preuve à conviction dans un restaurant, et alors, elle passe entre les mains de toutes sortes de gens ridicules qui se mêlent à d'autres gens aussi piètres, lesquels recherchent un buste de Parmentier. La poursuite du gant commencée au Musée Grévin, à Paris, s'achève à Bédarieux, chez un amant passager d'Ernestine, où toutes les reconnaissances ont lieu. On devine l'allure de la pièce...

M. Dorgat,
Un des acteurs du *Gant Rouge*.



M. Lureau,
un des acteurs du
Gant Rouge.

Vitu ajoute : « Les quiproquos auprès desquels le double bésigue chinois est aussi simple que la bataille, déterminent chez le spectateur naïf un ahurissement, un étourdissement, et finalement un abrutissement qui le couche au fond de son fauteuil ». Vitu blâme les travestissements outrés des personnages — un amoureux déguisé en tzigane de cire, une demoiselle de magasin en *dame à la jarretière*, — autant qu'un « certain nombre de mots très crus, qui par cela seul renoncent à être spirituels ». Au quatrième acte, il n'y avait plus personne dans la salle, ce qui revient à dire que les folies les plus courtes sont les meilleures.

Hector Pessard, dans le *Gaulois*, se montre beaucoup plus dur, affirme « qu'après le *Gant Rouge*, tout lui sera du Molière, ou si l'on veut, du Labiche ». Il s'étonne que le directeur de Cluny ne se soit point aperçu que la pièce ne contenait ni une idée, ni une situation, ni une scène, ni un mot vraiment gai » il le met au défi de résumer clairement, en 100 lignes, le sujet de ce vaudeville. Pour lui, bien qu'assisté de la clairvoyance de ses confrères, il n'y a rien compris.

Sarcey, en son feuilleton du *Temps*, excuse les auteurs parce que c'est leur premier ouvrage, ils seraient bien coupables si c'était le second. Dès le troisième acte, avance-t-il, le public était de l'avis de l'acteur qui s'écriait en scène : *Mais nous sommes à Charenton...* Après avoir blâmé l'insanité de l'intrigue, Sarcey gronde un peu : « ce qui distingue d'une manière particulière la pièce de MM. Lée et Rostand c'est qu'il ne s'y rencontre pas un mot spirituel, pas un trait; en quatre actes cela est fort rare et tout à fait remarquable ».

Dans la semaine dramatique des *Débats*, alors rédigée par Jules Lemaître, nulle allusion n'est faite au *Gant Rouge*, à peine distingue-t-on dans le courrier des théâtres une courte note constatant « que le premier acte a été assez goûté, mais que les trois autres ont paru longs », la note constate, en outre, les efforts louables que firent les artistes pour empêcher le public de quitter la salle avant la fin de la représentation. »

Le *Matin*, pas plus qu'Hector Pessard, n'a compris la donnée de MM. Lée et Rostand. Il accuse Cluny de cruauté pour lui avoir fait subir ce supplice en quatre actes, alors que la critique aurait si bien pu se passer de cette petite fête. Il plaint les acteurs d'avoir dû chercher des effets comiques dans ce tas de situations mal débrouillées et, en somme, fort peu gaies.

Louis Besson, au courrier de l'*Evènement*, montre quelque indulgence pour ce « sport charentonesque, qui abonde trop en moyens de vaudeville, tandis que le dialogue manque d'esprit ». Il avoue que la pièce se trouve bien montée avec deux jolis décors.

En son *Théâtre de Paris* (année 1888), M. Camille Le Senne, après avoir décrit l'aventure du *Gant Rouge* « passant de main en main — comme l'enfant perdu des mélodrames et comme les deux mille contrefaçons vaudevillesques du *Chapeau de paille d'Italie*, jusqu'à ce que tout s'arrange à la satisfaction générale — loue l'extérieur de la pièce et accorde des circonstances infiniment atténuantes « à cette méprise d'ailleurs sans conséquence, puisqu'il s'agit d'un dernier solde d'arrière-saison. » Pour un peu, il conclurait plaisamment comme Vitu dans le *Figaro* — et c'est bien ainsi qu'il faut juger cette aventure.

« Il me semble entendre les auteurs du *Gant Rouge* murmurer à mon oreille ces vers qu'Alfred de Musset adressait aux contemporains de ses premières esquisses :

Surtout considérez, illustres seigneuries,
Comme l'auteur est jeune, et c'est son premier pas...

M. Rostand avait, en effet, vingt ans quand il collabora au *Gant Rouge*...

Mais pourquoi s'effarouche-t-il, aujourd'hui, de ce qu'il fit alors. On sait ce que c'est qu'un péché de jeunesse...

Hector LEFIN.

En Passant

Eusses.....

Le Bioscope américain du *Jardin de Paris* est, sans contredit, le plus curieux spectacle estival de Paris; nos âmes simples, avides de sensations douces (telles que le looping the Loop et les messes noires du jeune baron) sont ici agréablement impressionnées : « l'ascension du Mont Blanc » et « la coupe Gordon Bennett » sont des tableaux d'un réalisme saisissant... le petit frisson, quoi Mais, justes Cieux ! (comme dit Edgar) que ne nous faut-il pas avaler, en fait d'attractions, avant de savourer l'invention merveilleuse de Ch. Urhan ?

Sans m'arrêter aux levers de rideau, si fades que j'en oublie de sucrer mon café, voici Dicksonn qui cherche sa voix pour entrer dans celle (la voie) artistique; voici encore Mab Dersy, si maigre que j'ai rêvé du défunt Pape toute la nuit; Célia Galby (j'te va j'ter une pierre) qui, sous prétexte de parodies, écorche le talent des meilleurs artistes... et les oreilles de l'auditoire; tout cela agrémenté de danses espagnoles — enfin ! — naturalistes — penses-tu ? — et de cake-walks — encore !!!! — Les nègres commencent à pulluler dans la Capitale : l'invasion noire précède le péril jaune; dame, ces braves gens ont enfin découvert un pays hospitalier où on ne les lynche pas; bien au contraire le snobisme veut qu'on les applaudisse, qu'on les paye pour venir exhiber leur petite saleté de danse et qu'on leur offre, pour pas cher (les temps sont durs !) ce qu'ils préfèrent au monde : de la chair blanche. Ces dames demandent du nègre.

Les auteurs de *Paris sans fil* avaient écrit pour les *Ambassadeurs* un tellement croustillant livret que monseigneur le chef de la Censure et ses vieux camerlingues d'accoolytes ont cru devoir supprimer tout... ou à peu près; le public est forcé de se contenter des restes. Les morceaux en sont bons d'ailleurs.

Thérèze Cernay (la Vénus aux longs pieds, comme dit ce rossard de Raiter) est jolie comme les amours, Dranem n'en fait pas des tas, mais ce qu'il fait est bien fait, quant à ma petite amie Gaudet, qui prise du caporal mais pas mes plaisanteries, elle rajeunit tous les soirs... où s'arrêtera-elle ?

A l'Alca... tiare, au concert voisin, est une amusante mais trop courte revue de mon excellent ami Quinel (qui, entre nous, ne s'est pas échauffé le cervelet pour trouver son titre).

A citer : Morton, vraiment fort amusant et rempli de talent, ce qui ne l'engraisse pas. Dalbret qui jette des regards en coulisse dans cette dernière et dans la salle. Maud d'Orby qui aurait dû suivre mes conseils désintéressés et ne pas se teindre les cheveux, et Suzette la Roche, très applaudie quand elle ouvre la cavité buccale. (Encore une petite fille qui aurait dû m'écouter et assister aux cours de chant du *concert-vatoire*, mais voilà.....

Enfin, je m'en voudrais d'omettre les inévitables clowns (les Elks) américains, et deux délicieuses petites poupées : M^lles^ Mistinguett et Février.

J'estime autant cette dernière pour son talent de gamin vicieux que pour son horreur naturelle du débinage, aussi ses camarades l'adorent-elles. « Il en est ainsi, ma chère, quand on est une femme chic ! — ah oui, ma chère ! — femme de chambre, cuisinière, eau, gaz, électricité, téléphone, salle de bains, water-closets,..... — petite veinarde, va ! »

Si, par ces temps caniculaires, vous daignez sortir de votre apathie et de votre demeure, allez aux *Mathurins* déguster l'original programme dont voici un aperçu :

Cent cinquante à l'heure, ou l'histoire d'un poète irascible, lequel possède dans son armoire 32 litres de pétrole. (Si tout son ménage est monté à l'avenant, il faut croire que ses vers se vendent mieux que ceux d'Edmond.)

Eusses, ou l'histoire d'une honnête petite femme dont le cœur et les faveurs (mais pas les appas) flottent entre deux aimeurs d'un genre différent... j'allais écrire : « entre deux eaux ! »

En attendant le rôti, ou l'histoire d'une brave ménagère qui, sauf votre respect, gueule telle la femelle du putois, et ce, pendant 23 minutes, parce que son pauvre martyr d'époux a invité un ami à dîner... c'est palpitant !

Pêches-tu la lune ? ou l'histoire... non, ici il n'y a pas d'histoire, mais quelques bonnes imitations, plusieurs mots d'esprit et certaines scènes de revue spirituelles.

Tout cela interprété par un joli garçon : M. Sterny, qui tremble un peu sur scène; par une jolie personne grassouillette : M^lle^ Thérèze Viotty, qui ne manque pas d'allure et d'organe (vocal, s'entend); Jean Meudrot, bon acteur et bon chansonnier; Howey, le bien disant; M^lle^ Pagel qui se maquille jusqu'aux oreilles pour se faire des yeux plus grands que le ventre, et autres étoiles.

En attendant le rôti.

Ah ! j'oubliais de signaler le meilleur morceau : M^lle^ Marval (dans son répertoire), qui chante de jolies choses, avec un joli sourire, de jolies mains qui se crispent (j'ai connu une écrevisse qui en est morte) et une fort jolie voix de contralto.

Ah ! Lucy, Lucy ! Quel chemin parcouru vers la Gloire : après le petit A..., le riche R..., la gloire de Montmartre, la bague de turquoise, le piédestal des ateliers, les griseries d'éther, les fumeries d'opium... voici les planches et le fatal corset ! — Qui l'eut cru ? — C'est la vie !

JACK D'ANGE.

M^lle^ L. MARVAL.

Au Théâtre Antique d'Orange

LES PHÉNICIENNES. — ŒDIPE ET LE SPHINX

Un souffle large et puissant a passé sur les murs du Théâtre Antique. Ce n'était point, par bonheur, l'haleine du mistral, hôte habituel et calamiteux des sites de Provence. Ce fut l'âme même de la tragédie grecque, qui s'épandit dans l'air calme du magnifique amphithéâtre, par la voix d'Œdipe, de Ménécée et d'Antigone.

Le spectacle de la première soirée (1er août) se composait des *Phéniciennes*, adaptation en vers, ou mieux transposition de la tragédie d'Euripide, par M. Georges Rivollet, représentée pour la première fois dans ce même cadre l'année dernière. Une fantaisie de M. Joséphin Péladan. *Œdipe et le Sphinx*, spectacle en prose rythmée, découpé en trois petits actes, constituait une manière de prologue des *Phéniciennes*.

Œdipe et le Sphinx c'est, proprement, la narration de l'aventure d'Œdipe, ignorant de ses origines mais instruit du terrible oracle. Il fuit le roi et la reine de Corinthe, dont il se croit le fils, pour échapper à la prophétie qui le condamne à devenir le meurtrier de son père et l'époux de sa mère. Au carrefour des trois-chemins, il se heurte à des guerriers qui veulent l'empêcher de passer. Œdipe s'est fait une arme d'un jeune tronc : il en assène des coups furieux sur ses adversaires, qui tombent comme des capucins de cartes. Et c'est une scène de guignol assez réussie que cette quintuple chute, car ils sont cinq, parmi lesquels le vieux Laius, son propre père, qu'il ne connaît point et qui meurt ainsi sous ses coups, suivant les arrêts du destin.

Thèbes gémit dans la douleur et dans l'angoisse. Son roi Laïus est mort ; le sphinx ravage la cité, et Tirésias, le pâtre inspiré par l'oracle, annonce la venue du libérateur, auquel sont promis la couronne de Thèbes et le lit de Jocaste, mère d'Œdipe. Le héros paraît : il a entendu la prédiction. Il va se précipiter avec ivresse dans le gouffre où la fatalité l'entraîne. Le voilà au pied de l'antre du sphinx, monstre à tête de femme, hideux et séduisant à la fois dont la puissance n'est faite que de l'ignorance des humains et de la terreur qu'il inspire. Un colloque terrible s'engage. Le sphinx, tour à tour arrogant, perfide, inquiet, séducteur, puis désespéré et suppliant, devant cette force imprévue d'une âme fière, d'un cœur inébranlable, qui perce les obscurités et traduit les énigmes. Ainsi Œdipe conquiert la couronne et devient l'époux de sa mère.

M. Paul Mounet, dans l'Œdipe, a tracé un personnage éminemment harmonieux de lignes et d'une grande puissance d'expression. Mlle Brille, de l'Odéon, faisait Jocaste ; elle a déployé, dans ce rôle, les ressources d'un tempérament non dépourvu de vigueur et d'élégance. Le Sphinx, c'était la jeune Mlle Ventura, qui a de l'accent, une grâce énigmatique et précieuse, et qui ne manque pas d'ailleurs de conviction.

Œdipe et le Sphinx est un ouvrage honorable, sans plus.

Enfin la toile se lève — pardon ! la scène s'éclaire et le chœur des Phéniciennes chante les fastes de Thèbes et appelle sur les humains les faveurs d'Apollon. Etéocle et Polynice, fils jumeaux d'Œdipe, sont convenus de régner alternativement, pendant un an, sur la ville. Le règne d'Etéocle va finir. Polynice se présente devant Thèbes à la tête d'une armée, pour réclamer sa part de souveraineté. Mais Etéocle refuse de lui céder la couronne. Les deux frères vont se précipiter l'un contre l'autre. En vain le cœur déchiré de Jocaste, la mère meurtrie et pitoyable, exhale-il sa plainte déchirante ! La tendresse maternelle ne peut rien contre la haine fratricide.

Cependant Créon, frère de Jocaste, interroge le devin, Tirésias. Qu'exigent les dieux pour écarter de Thèbes tant de maux ? Le devin déroule en paroles ardentes la sentence de l'oracle. Mais Ménécée, fils de Créon, le jeune prince innocent et doux, au corps séduisant et à l'âme pure, a soulevé la draperie et prête une oreille attentive à ses paroles.

— Que dit-il à mon père ? se demande, anxieux, le jeune enfant de Créon. Horreur ! ce que les dieux impitoyables exigent, c'est le sang de Ménécée ! L'enfant s'enfuit, et la plainte affaiblie qui s'échappe de sa poitrine, sonne le glas de l'infini désespoir.

Atterré, Créon court dans le palais, pour chercher son fils; il veut l'éloigner de la ville pour le faire échapper à la sentence fatale. Doit-il voir périr ce fils, pour sauver Thèbes? Mais Ménécée a tout entendu ; il sait que son immolation est la rançon du salut de la patrie. Il monte jusqu'au haut de la tour pour revoir les lieux où s'écoula son enfance. Et, dans un dernier cri de douleur, il se plonge un poignard dans le sein. Mais les frères ennemis en sont venus aux mains, et, dans un combat sans merci, ils se sont égorgés l'un l'autre. Jocaste s'est immolée sur les cadavres de ses fils. On rapporte les trois corps, et la foule thébaine, devant tant de malheur, appelle le vieil Œdipe : « Œdipe ! Œdipe! passais !... » Et le vieillard aux yeux morts, à l'âme rétractée, vient butter successivement sur ces corps à peine refroidis. La scène est d'un beau pathétique et l'impression d'horreur qui s'en dégage est des plus poignantes.

Œdipe, c'est M. Mounet-Sully, qui a été incomparable de puissance, de noblesse et de grandeur tragique. Mme Moréno a tracé du gracieux Ménécée une figure inoubliable, tout à fait harmonieuse et pure, au relief saisissant. Mmes Segond-Weber (Antigone) et Delvair (Jocaste), deux tragédiennes toujours attachantes et d'un tempérament, ont droit à tous les éloges. MM. Albert Lambert beau fils et Jacques Fenoux (Polynice et Etéocle) ont été justement applaudis et fêtés. Une mention spéciale est due à M. Camille Gorde (le pâtre), sur lequel il est permis, je crois, de fonder les plus belles espérances. Le jeune homme a de l'accent, du feu, de la mesure ; il est élégant et vigoureux et sa voix sonne comme un pur métal. Mlles Brille et de Pouzols ont dit gracieusement les dithyrambes du chœur. Les autres rôles ont été remarquablement tenus par MM. Thierry, Duparc, Desmarcs, Hervé, Duroza.

Le Dimanche, qui suivait la représentation était consacrée à *Horace*. La cérémonie devait commencer par un concert, avec Mme Emma Calvé pour principale interprète. Mme Calvé, malade, n'avait pu quitter Londres ; elle se trouvait remplacée par Mmes Gay et Vallandry, qui ont remporté, l'une et l'autre, un vif succès. Quant à la tragédie romaine, elle a été, pour les admirables artistes de la Comédie-Française, l'occasion d'un nouveau triomphe. La grandeur sévère et majestueuse des caractères semblaient avoir trouvé là leur vrai presque surhumaine des caractères milieu.

Louis MIÉRENX.

est fait une arme d'un jeune tronc... FOUHIX

A ORANGE

LA LÉGENDE DU CŒUR

Diversement — très diversement même — accueillie par la critique, *La Légende du Cœur*, écrite pour le "Mur" d'Orange, obtint dans ce prestigieux décor un succès colossal qu'elle ne retrouvera peut-être pas au théâtre de Mme Sarah Bernhardt. L'œuvre de Jean Aicard comporte, en effet, de beaux vers, de belles scènes de douceur, d'amour et d'horreur, trois actes de sourires, de flirt — oh ! oh ! — de marivaudage presque, puis, soudain, deux actes où l'horreur tragique semble atteindre son paroxysme.

On sait le nœud de l'action. Le capoulié Félix Gras a conté en son "Rommurs" le récit des historiens du XIIe siècle : le troubadour Guillaume de Cabestaing, épris de la dame de Castelnau, est dévoré par les molosses que lance sur lui un mari jaloux, et son cœur est servi au repas de la dame, qui meurt de douleur en apprenant ce qui lui fut servi en l'horrible festin.

Voulant montrer, après la tragédie païenne où l'inexorable *fatum* pèse si lourdement sur ses victimes, le drame chrétien, avec son pardon rédempteur, Jean Aicard a ajouté quelques personnages à ceux de la légende, et il a créé sa sorcière Léonarde incarnant le ferment de révolte et de haine, habitant l'âme fruste des Jacques, et un valet de chiens, instrument aveugle du crime. Oreste poursuivi par l'aboi de ses chiens qu'il lâcha sur le blanc troubadour — ses chiens, Erynnies. Mais ici interviendra le ministre de Dieu qui, devant la prière pitoyable du valet accablé de remords, laissera tomber le pardon liturgique par quoi s'apaisera l'âme angoissée.

Le poète avait voulu que le drame se déroulât parmi la vie fastueuse, brillante et gaie de la Provence médiévale ; c'était là une audacieuse tentative ; les avis furent très divers. L'auteur estima le pourpoint de Cabestaing plus contemporain de la ruine géante que le peplum dont les plis harmonieux frissonnèrent aux brises vespérales en un temps où le marbre des statues et le granit des colonnes revêtaient encore de leur magnificence le Mur dont les hordes barbares ne léguèrent au moyen âge que le squelette encore debout et tel depuis. Paul Mariéton, l'ardent propagandiste des représentations classiques d'Orange, ne pensait point ainsi, mais Mme Sarah Bernhardt tenait à l'œuvre — et aussi peut-être, faut-il le dire ? à son travesti. — Notre grande tragédienne n'avait jamais paru parmi les figuiers et les lauriers fleuris du Théâtre Antique, les échos du mur, deux fois millénaire, n'avaient jamais retenti des accents de sa voix d'or. Mme Caristie Martel, la digne petite-nièce du restaurateur — je dirais même "de l'inventeur" — du Théâtre Antique, assuma la lourde tâche d'organiser un cycle de représentations où fut comprise *La Légende du Cœur*, et cette première eut lieu le lundi 13 juillet 1903.

Une Répétition.

A ce jour-là, les foules éprises d'art accoururent à Orange, et le vieux mur doré par les soleils de vingt siècles vit quinze mille spectateurs, tout une élite intellectuelle, emplir le vaste hémicycle de ses gradins.

Étonnamment jeune et svelte en son blanc travesti, Mme Sarah Bernhardt triompha, et ce fut le verbe d'or du prêtre et la voix d'or de la tragédienne : faut-il ici refaire un inutile éloge et chercher à dire avec des mots d'inexprimables sensations. M. de Max rendit superbement en ce 5e acte, qui est sien — il fut écrit pour lui — les remords du valet, suppliant la hache du bourreau de le délivrer de ses mains coupables, afin qu'elles allassent, oiseaux funèbres et aveugles, poursuivre de leur vol lourd celui qui avait ordonné le crime et enfoncer leurs doigts morts dans ses orbites sanglantes. La foule angoissée frissonna devant l'horreur tragique de cette scène et fit à l'artiste de longues ovations.

Poète épris à la passion des charmes de sa Provence, Jean Aicard avait désiré que l'action se développât parmi quelques-unes de ces fêtes de qui s'égayait jadis la vie des châteaux ; son tournoi de troubadours parut aux yeux charmés quelque vivante miniature échappée au pinceau d'un vieux moine imagier, et le tableau délicat et charmant séduisit. Mais le combat de l'homme et de l'ours sombra dans le grotesque inévitable d'une pareille tentative, le "chahut" des farandoleurs escortant la Tarasque eût gagné à n'être qu'une discrète scène de deuxième plan, comme en contraste du drame intense du proscenium, et l'exorcisme émoustilla la gaîté sceptique du public. Il y aura là de sérieuses retouches à faire pour l'avenir.

Une Répétition de la *Légende du Cœur*.

L'œuvre — où abondent les beaux vers, — l'auteur et les interprètes obtinrent, en dépit de ces quelques accrocs, un succès immense et légitime, et il convient de décerner aussi des éloges aux rôles de deuxième importance : Mmes Dufrène, Dolley, Seylor, de Nys, et de louer l'art et le souci déployés dans l'éducation d'une figuration parfaite et d'une mise en scène très soignée.

L. HENSELING.

Le Gérant : CHARLES RICHARD.